



SOMMAIRE

Assemblée Générale d'Amiens

Compte-rendu du
Colloque de Nanterre

Compte-rendu du
Colloque d'Amiens

Lettres inédites:
d'Albert Camus

Bibliographie

Articles et études

Radio - Télévision - Théâtre

En Algérie

En Allemagne

En Corée

En Tunisie

Un Cercle Albert Camus
à Nantes

Avis de recherche

Distinction

Nouveaux adhérents

Cotisations

**SOCIETE des
ETUDES
CAMUS I ENNES**

ASSEMBLEE GENERALE
AMIENS - 12 DECEMBRE 1992

Membres présents

AUDIN Marie-Louise - AWAKUNI Takashi - BARTFELD Fernande - BLONDEAU Marie-Thérèse - DOUAY Valérie - FAVRE Frantz - GAY-CROSIER Raymond - GERRITSEN Sya - GUERIN Jeanyves - HUMEZ René - IMAMURA Toru - KOUCHKINE Evgueni - LE BAUT Pierre - LE BAUT Réjane - LEE Jou Hyun - LEVI-VALENSI Jacqueline - MEDDAH Jacqueline - RABADI Waél - SHIMADA Kaoru - SJURSEN Nina - SOUBEYRAN Pierre - SPIQUEL Agnès - THIETARD Marie-Catherine - TODD Olivier

Membres représentés

ADJADJI Lucien - AMIOT Anne-Marie - ANGLADE Jean-Jacques - ASSANTE Michèle - ASSUS André - AUTRAND Michel - BAFOIL Jean - BALAIN Blanche - BARBARA Augustin - BASSET Guy - BENISTI Louis - BESSIERE Jean - BIBLIOTHEQUE DE BELFORT - CARALP-MOUILLE Hélène - CHABRES Jacques - CHAVANES François - CIELENS Isabelle - CLAUDE Jean - DANIEL Jean - DEJEUX Jean - DEVAUX André-A - DE LANGHE Edwin - DI MEGLIO Ingrid - DOBRENN Marguerite - FAURE Christiane - FOURNET Jean-Marie - FREREBEAU Gisèle - GAILLARD Louis-Guy - GARFITT Toby - GODARD Henri - GOMMET Bernard - GRENIER Roger - KARATSON André - LANGLOIS Geneviève - LANTIERI Simon - LYCEE INTERNATIONAL FERNEY-VOLTAIRE - MAISONSEUL Jean de - MARSIGNY Jacqueline - MASSON Pierre - MATALA Maria - MATHIOT Jean - MATRAY Chantal - MINO Hiroshi - MOLLE Marie-Eve - NDZIMBA Ganyanad - PELEGRI Jean - POIVRET Philippe - PONCET Charles - ROBLES Emmanuel - ROY Jules - SANDIG Brigitte - SAROCCHI Jean - SCHLETTE HeinzRobert - SCOTTO-LAVINA Emile - SIBLOT Paul - SIGAUD Claude - SMETS Paul-F - SOUBEYRAN Pierre - THEMIRE Jeanine - TEYNIER Jacques - THIERON Chantal - VERDES-LEROUX Jeanine - VIALLANEIX Paul - VILLAIN Jean-Claude - WALKER David

soit en tout 88 membres.

A la fin du colloque (dont nous rendrons compte ci-après et dont les Actes constitueront le n° 16 de la série "Albert Camus" de la *Revue des Lettres Modernes*) s'est tenue à Amiens, le samedi 12 décembre 1992 à 17 heures, l'**Assemblée Générale ordinaire** de la S.E.C. Jacqueline Lévi-Valensi, présidente, Raymond Gay-Crosier, vice-président, plus particulièrement responsable de la section d'Amérique du Nord et Pierre Le Baut, secrétaire, présentèrent leurs rapports et celui du trésorier, Guy Basset, empêché.

Le rapport moral est des plus positifs, l'année 1992 ayant été très riche en colloques: Wiesbaden du 23 au 25 octobre, Nanterre les 27 et 28 novembre, Amiens les 11 et 12 décembre. L'année 1993 sera un peu plus calme: un seul colloque est prévu, à l'université de Keele (Angleterre) sur le thème "Albert Camus, les extrêmes et l'équilibre" (voir le détail du programme dans le précédent numéro du Bulletin). Pour 1994, Paul Viallaneix avait suggéré une rencontre sur Camus et la philosophie. Olivier Todd souhaite que le cinquantenaire de *La Peste* soit marqué par un colloque à Oran. Pourquoi pas, si les circonstances s'y prêtaient, et s'il n'y a plus d'ostracisme à l'égard de certains pays.

Les Actes du Colloque de Strasbourg de 1991 nous sont promis pour le semestre qui vient.

Le rapport financier est assez favorable, avec 120 cotisations reçues auxquelles s'ajoutent les 22 de la section japonaise et les 32 de la section américaine, ce qui représente une augmentation d'environ 20% par rapport à l'année précédente.. L'avoir actuel de la S.E.C. est de 31 330 francs. Le Bulletin s'efforcera d'être trimestriel et donnera un maximum d'informations bibliographiques et d'actualité. Sa diffusion est géographiquement très diversifiée et se fait de la façon suivante:

France:	184	dont	Paris	49
			Banlieue	29
			Province	106
Etranger	114	dont		
			Algérie	3
			Allemagne	6
			Angleterre	8
			Argentine	2
			Australie	3
			Belgique	7
			Brésil	2
			Corée du Sud	2
			Croatie	1
			Espagne	3
			Grèce	2
			Guinée	1
			Inde	1
			Israël	3
			Italie	4
			Japon	22
			Maroc	1
			Norvège	1
			Pays-Bas	1
			Roumanie	6
			Suède	1
			Suisse	1
			Tunisie	1
			U.S.A.	32

COMPTE-RENDU DU COLLOQUE DE NANTERRE

27-28 novembre 1992

Roger Quilliot écrit dans *La Mer et les prisons* : "Le Mythe de Sisyphe est un défi aux exploités de la misère nationale". En traitant de l'absurde, du tragique, de la révolte, de la liberté, de l'existence, de la création littéraire, Camus affirme des valeurs en même temps qu'il participe à l'entreprise que les écrivains non résignés à la démission de l'Etat français s'efforcent d'animer tant bien que mal. C'est pour cette raison que les organisateurs du colloque de Nanterre, Monique Gosselin et Jeanyves Guérin, ont souhaité d'une part désenclaver l'essai de Camus et le situer dans le débat intellectuel des années noires et d'autre part faire dialoguer historiens, philosophes et littéraires. Le souci est resté le même que lors des deux précédents colloques qui s'étaient tenus dans la même université: confronter la littérature et le mouvement des idées.

Le colloque est ouvert par le Président de l'Université de Paris-X Nanterre, qui évoque sa découverte de Camus en référence à *La Peste* décrite dans le *Décameron* de Boccace et *La Peste des Fiancés* de Manzoni - et se réjouit de la pluridisciplinarité de ce Colloque.

La première journée du colloque a fait une large part à des auteurs comme **Sartre** (Geneviève 1dt) et **Mauriac**, (Monique Gosselin) avec lesquels Camus a eu des relations difficiles, mais aussi **Gide** (Daniel Durosay), **Saint-Exupéry**, (Michel Quesnel), **Guéhenno** (Jeanyves Guérin), **Malraux** (Alain Meyer) et **Bernanos** (Michaël Kohlhauer), replacés dans le cadre de la vie culturelle sous le régime de **Vichy** dans les années noires de 1942-1943 (Jean-Pierre Azéma). Cette circum-navigation, ce "long détour" comme aurait dit Camus, a permis de voir quels choix de genre, de forme, d'écriture, de destinataire exigent la production et la communication littéraire des idées philosophiques et politiques dans une situation d'oppression.

La deuxième journée fut entièrement consacrée au *Mythe de Sisyphe*, et s'ouvrit sur une communication de **Paul Viallaneix**, sur la "pensée problématique" du *Mythe de Sisyphe*. - "Je ne suis pas un philosophe. Je ne crois pas assez à la raison pour croire à un système" a dit un jour Camus à un journaliste qui lui demandait en 1945 si on pouvait le considérer comme un disciple de Sartre. C'est en romancier, en effet, qu'il aborde le problème de l'existence, du nihilisme, qui est pour lui le mal du siècle, auquel ni le suicide ni le meurtre ne peuvent répondre. Camus souligne l'étrangeté de l'existence - qu'il caractérise provisoirement d'absurde, à titre de point de départ. Le monde n'est pas raisonnable. C'est tout ce qu'on en peut dire. Ce qui est absurde, c'est la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme. A ce constat, Camus entend "approprié" sa pensée. Et celle-ci ne sera ni négative, encore moins affirmative mais proprement problématique. Il n'a pas de réponse au pourquoi de l'existence. Le raisonnement absurde laisse cette question en suspens. Le suicide serait un renoncement à affronter le problème de l'existence. A défaut de "règles", Camus adopte des "styles". Si la pensée absurde aboutit à une impasse (et peut-on vivre dans une impasse?), cela montre que "la vérité peut être inacceptable pour celui qui la trouve".

Marie-Louise AUDIN étudie, dans la ligne de sa thèse, l'écriture métaphorique d'Albert Camus, et remarque que le titre de l'essai qui devait devenir *Le Mythe de Sisyphe* était primitivement *Essai sur l'Absurde*. Ce changement est significatif. Camus, dès 1936 notait que lorsque Plotin passe de la description à l'explication, il a recours à des images, et, en 1958, que chaque fois que la poésie de Char semble obscure, c'est par la condensation furieuse de l'image. Passer du *Traité sur l'Absurde* au *Mythe de Sisyphe*. c'est affirmer la mise en place d'une maïeutique de l'image comme la structure de médiation la plus active et la plus efficace. M.-L. Audin montre comment Camus est passé du mythe de châtement à un mythe d'initiation. Un symbole dépasse toujours celui qui en use et lui fait dire en réalité plus qu'il n'a conscience d'exprimer. Sisyphe exprime un besoin vital de transcendance, une quête. "*Imaginer Sisyphe heureux*" fait voler en éclats le mythe dans son expression rationalisée, renversement du négatif au positif en passant de la fatalité au destin, au dépassement. La vie sera d'autant mieux vécue qu'elle n'aura pas de sens. Ce n'est pas une réponse mais une orientation.

Eugène KOCHKINE, Maître de Conférences à l'Université de Saint-Petersbourg, traite de "Kirilov dans le Mythe de Sisyphe, ou le paradigme du suicide supérieur".¹¹ suit les "étonnantes métamorphoses que Kirilov subit dans le laboratoire de réécriture de Camus", jusqu'à être mis en parallèle avec le Christ - héros du service inutile. Cependant le suicide n'est pas une solution pour un héros absurde puisqu'il équivaut à la mort de la conscience. Camus s'oriente vers une acceptation stoïque de la vie. Le Kirilov de Dostoïewski comme l'Oedipe de Sophocle donnent la formule de la victoire absurde: "Tout est bien", la sagesse antique rejoignant ainsi l'héroïsme

moderne. Si l'on peut vivre en acceptant l'absurde, on ne peut pas vivre dans l'absurde. Si, à l'encontre de Dostoïewski, Camus n'a pas pu ou pas voulu ou pas eu le temps d'aboutir à une synthèse, il le considère comme le vrai prophète du XX^e siècle, un écrivain qui nous aide à vivre et à espérer.

Jacqueline LEVI-VALENSI analyse en Sisyphé l'image symbolique du personnage romanesque et du romancier lui-même. "On ne pense que par image. Si tu veux être philosophe, écris des romans" disait Camus dès 1936. Cependant les démarches ne sont pas identiques car le philosophe analyse, le romancier illustre et fait vivre des personnages. Ecrire "en images" ou écrire "en raisonnement", il faut choisir - et c'est une tension difficile. Regret que la création ne puisse que mimer le réel et que l'explication, l'analyse ne soit réservées qu'à l'essai philosophique. Ce qui rend Sisyphé si attachant c'est qu'il est indéniablement un essai philosophique, mais constamment tenaillé par la nostalgie, la tentation repoussée de la création romanesque. Si Camus se contentait de l'examen de l'absurde, il serait philosophe, mais il illustre les conséquences de l'absurde par de multiples exemples empruntés à une vie d'homme, par un récit qui fait de Sisyphé un homme, de son destin une affaire d'homme qui doit être réglée entre les hommes, et c'est en cela qu'il est artiste. Il ne faut ni séparer ni confondre les deux démarches. Le mythe réconcilie philosophie et roman.

André COMTE-SPONVILLE fait une leçon sur le thème de l'absurde. - Rien n'est absurde en soi ou par soi. L'absurde naît toujours d'une comparaison. Ce n'est pas l'absence de sens, mais un sens contradictoire. L'absurde est essentiellement un divorce. Sur le plan de l'intelligence, l'absurde n'est pas dans l'homme ni dans le monde mais dans leur présence commune. Sur le plan du sentiment de l'absurde, il n'est que l'épaisseur ou l'étrangeté propre. L'homme est l'être par lequel l'absurde vient au monde. Mais "l'absurde exige pour demeurer qu'on n'y consente point". Et l'on ne doit échapper à l'absurde ni par l'espoir, ni par le suicide, ni par le consentement. Il s'agit de vivre sans appel et de mourir irréconcilié. L'absurde est le contraire de l'espoir. Mais l'absence totale d'espoir n'a rien à voir avec le désespoir. Etre privé d'espoir ce n'est pas être désespéré. L'homme absurde a désappris d'espérer. Il sait qu'il n'y a pas de lendemain. Il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre. La pensée absurde que veut définir *Le Mythe* est une pensée délivrée de l'espoir méta-physique. On désespère, en effet, lorsque ce qu'on espérait ne se réalise pas. Qui n'espère rien ne peut donc désespérer. Comment être heureux quand on espère autre chose que ce qu'on vit. Les Grecs avaient bien raison de faire sortir de la boîte de Pandore l'espoir comme le plus terrible des maux, dit Camus. L'espoir n'est pas seulement une esquive face à l'absurde, il est une erreur face à la vie. L'homme absurde est plus proche de Don Juan, de son rire clair et joyeux, que de l'Ecclésiaste. L'expérience absurde s'éloigne du suicide, car le suicide est le contraire de la révolte. L'absurde est conscience, et refus de la mort. Le suicide est le seul problème philosophique vraiment sérieux, il n'est pas une solution car il supprime le problème au lieu de l'affronter. Le refus du consentement, ou refus de la sagesse est un "saut" dans l'immanence, contrairement au "saut" dans la transcendance que Camus reproche à Kierkegaard et à Jaspers. Il y a là un chemin et non un système. L'absurde est un commencement, alors que la sagesse est un achèvement. Accepter l'absurde ce serait l'abolir. Pour être fidèle à l'absurde, il importe donc non seulement de refuser ses contraires, l'espoir, la religion, l'esprit de sérieux, mais paradoxalement de le refuser lui-même. C'est par quoi l'absurde est lié à la révolte. L'homme absurde est le contraire de l'homme réconcilié - à l'inverse de Kafka ou de Nietzsche. Or l'étrange, et la principale difficulté du *Mythe de Sisyphé*, c'est que ce consentement à l'absurde est aussi le dernier mot de Camus ("*Je juge que tout est bien, dit Oedipe*"). Sagesse de l'homme absurde, sagesse désespérée, heureuse par là-même. Mais que reste-t-il de l'absurde quand le bonheur est là? Comment penser une sagesse absurde? Il reste le monde, la mort, la souffrance, un univers qui n'est pas fait pour l'homme et qui ne peut que le blesser et le décevoir. Mais nous demandons absurdement au monde d'être humain. Sisyphé est dans une joie silencieuse sans renoncer pour cela à sa révolte qui fait elle aussi partie du réel et il

l'accepte comme le reste. Tout est bien ou plutôt tout est là. L'absurde est contradiction, mais ce serait trahir Camus que de le figer dans cette contradiction. La négation est son point de départ, non son point d'arrivée. Pas de saut dans l'espérance ou le sens, donc, mais désir sans espoir et donc sans déception, c'est-à-dire sagesse qui ne désire que le réel, ou mieux selon Camus, amour. - Un livre de Camus nous manque, celui sur l'amour, que personne n'écrira, la mort de Camus nous en a privé. Au fond, la sagesse de Camus est une sagesse tragique.

La communication de **Pierre CAUSSAT** ("La passion et la pensée du paradoxe") est d'un foisonnement irrésistible. Nous en dégageons seulement, en nous en excusant, quelques éléments. Passion du paradoxe, chez Camus, oui. Pensée du paradoxe, non. Mais pratique, usage du paradoxe. Le paradoxe comme vecteur de l'absurde. La pensée logique est injuste. L'irrationnel est le terme extrême d'un axe dont l'autre terme est occupé par la raison. Le scandale de la raison est la forme la plus intense de la raison. "*L'irrationnel, c'est la raison qui se brouille et se délivre en se niant*". "*L'absurde, c'est la raison lucide qui constate ses limites*" - L'équilibre chez Camus s'ancre dans sa résistance au "saut", dans le refus de trancher, et se traduit dans une rhétorique des contraires indifférents. Il faut parler de "sur-rationalisme" comme on parle de "surréalisme".

Nelly VIALLANEIX, traite de la "Présence de Kierkegaard dans *Le Mythe de Sisyphe*". Le premier texte complet de Kierkegaard paraît en France en 1932, au moment où Camus fait ses études de philosophie. Il s'agit du *Traité du désespoir*, dont le titre inventé n'est pas de Kierkegaard. Les traductions sont tardives et partielles: *Journal du séducteur* est une partie de *Ou bien, ou bien* dans lequel, selon Kierkegaard, on peut penser deux choses contradictoires par la musique, l'oreille. 1934 voit la publication de trois titres: *Discours édifiants* qui est une sorte de prédication qui essaie d'expliquer une pensée à partir de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Camus n'a pas voulu parler de *La reprise*, trop proche de son histoire personnelle, qui raconte la rupture de Kierkegaard et de sa fiancée Régine. 1935 marque l'année clé pour les traductions de Kierkegaard. 1936 voit la traduction de *L'Ecole du Christianisme*, 1937 celle de *Riens philosophiques*, cité par Camus dans ses *Carnets*, et de *Miettes philosophiques*. Dans *Le Mythe de Sisyphe* Camus cite Kierkegaard d'après *Traité du désespoir*. Quand il parle du *Journal*, il ne parle que de fragments. Cependant, en France, on a construit un "mythe" Kierkegaard qui le dénature. Kierkegaard avait fait le choix de l'irrationnel contre la raison. *La Maladie à mort*, pré-titre du *Traité du désespoir* est celle qui consiste à vivre la mort. Kierkegaard étudie le désespoir en médecin: son seul antidote est la foi qui apparaît dans la deuxième partie. Ce qui intéresse Camus c'est que Kierkegaard vit l'absurde. Dans *Le Mythe*, Camus ne confond pas Kierkegaard et ses pseudonymes et cite le *Journal*, ouvrage dans lequel Kierkegaard est le plus lui-même. C'est aussi un homme de théâtre, et Camus ne s'y trompe pas. Cependant Camus se trompe quand il affirme que le "saut" chez Kierkegaard consiste à supprimer un des deux termes, l'absurde chez Kierkegaard n'est pas comme chez Chestov anti-rationnel mais supra-rationnel.

Maurice WEYEMBERGH analyse le thème de l'autocréation et de l'automythification dans "*Le Mythe de Sisyphe*". Comment vivre la contingence et la finitude après "la mort de Dieu" - individuellement et collectivement, dans le sillage de la pensée nietzschéenne, après la fin de l'imitation de Jésus-Christ, après le passage du *vade mecum* au *vade tecum* dans un monde désormais décentré? Le mythe de l'éternel retour dans lequel je m'insère est créateur en transformant ma contingence en destin. "L'oeuvre tragique pourrait être celle, tout espoir étant exilé, qui décrit la vie d'un homme heureux". Mais comment vivre la contingence, l'innocence, la finitude dans une vie coupée de tout au-delà? Dans la sphère publique (vie politique) et dans la sphère privée. S'il y a tension entre la beauté et les humiliés, nécessaire cependant est la fidélité à l'une et aux autres. Le bonheur personnel n'empêche nullement le dévouement à une cause désintéressée. Pour nous le faire comprendre et admettre (contre Sartre et la gauche bien pensante) Camus devra inventer ou faire

revivre des histoires et des mythes. Dans *Sisyphes* la question est: comment s'orienter et que faire face à l'absurde? comment vivre sans appel? sans juridiction hors de la vie d'ici-bas? Comment se maintenir dans l'absurde et être fidèle à l'exigence absurde? "*Tout est permis ne signifie pas que rien n'est défendu*". L'absurde produit un style de vie et une ascèse absurde. L'homme absurde veut devenir par l'ascèse qu'il s'impose le créateur de sa propre vie, la transformer en destin. C'est l'effort à fournir pour connaître, entre l'absence d'espoir et le refus du désespoir, le bonheur. Le devoir d'être heureux fait partie de notre destin d'homme.

Pierre Le Baut

COMPTE-RENDU DU COLLOQUE INTERNATIONAL

"L'ÉTRANGER, cinquante ans après"

Amiens, 11-12 décembre 1992

Madame le Recteur de l'Académie d'Amiens ouvre le Colloque organisé par le Centre de Recherches sur le Roman et le Romanesque et la Société des Etudes Camusiennes, sous l'impulsion de Madame Jacqueline Lévi-Valensi. Paul Smets préside la séance du matin.

Nina SJURSEN de l'Université d'Oslo, s'interroge sur "Meursault, un Job de notre temps?" et place au centre de *L'Étranger* la question de survie des valeurs chrétiennes. S'appuyant sur l'ouvrage de René Girard, *La Route antique des hommes pervers*, elle se propose de montrer que la violence et l'hostilité verbale inhérentes au texte proviennent de la confrontation entre foi chrétienne et vision absurde de la condition humaine.

Le même drame de la violence et de la souffrance humaine caractérise *Le Livre de Job et L'Étranger*, le même esprit individualiste habite les deux héros. Meursault serait un bouc émissaire de notre société. Le procès moral débute par la chute de l'estime sociale. A travers le juge d'instruction, la cour et l'aumônier, Meursault se trouve confronté aux valeurs chrétiennes. De criminel, le procès se fait moral. Dans *L'Étranger*, la crise intervient au niveau de la langue. Meursault refuse de se servir du langage des autres, créant ainsi un décalage entre deux discours, l'un rhétorique, vide de sens, celui des juges, l'autre simple, le sien. Girard relève le même phénomène dans *Le Livre de Job*.

Dans la scène avec l'aumônier, la violence est du côté de Meursault, silencieux jusque là. Il se trouve en fait confronté à son véritable adversaire: le représentant de la religion chrétienne, et se révèle alors sa préférence pour l'amour terrestre et sa certitude d'avoir raison.

Pour Nina Sjurssen, *L'Étranger* permet de reconnaître qu'une société dite civilisée qui tue fonctionne encore selon le mécanisme émissaire des sociétés dites primitives.

Agnès SPIQUEL de l'Université de Picardie établit une parenté entre *L'Étranger* et *Le Dernier Jour d'un Condamné*, en rapprochant le JE des deux textes. Hugo présente la fiction d'un condamné à mort qui écrit ses impressions jusqu'au supplice, "quatre heures". Son roman se présente comme un monologue, mis à part une brève préface et un bref épilogue. Ce narrateur sans passé ni avenir témoigne de l'atrocité de l'attente de la condamnation à mort. Il n'écrit en fait que pour lui; son texte est un moyen de graver sa trace.

L'Étranger est bien plus qu'un plaidoyer contre la peine de mort. Le JE du récit camusien, aboutissement d'un long travail, s'établit par et dans la lucidité, tout en restant très proche des JE antérieurs de Camus. Il apparaît comme le geste décisif par lequel le romancier fonde sa parole d'écrivain..

Hugo et Camus, tous les deux à vingt-six ans, se projettent dans le JE d'un condamné à mort. Les deux récits sont enracinés dans une mort annoncée. Mais au déploiement de la rhétorique hugolienne, s'oppose le dépouillement camusien. Le condamné de Hugo est un scripteur, celui de Camus un parleur. Chez l'un, l'écrit contraste avec la voix du peuple, chez l'autre, la voix du locuteur est pleine d'autres voix mais aussi de silence.

Sous un titre-pétard, emprunté à Sartre, "*L'Étranger*, produit du "terrorisme surréaliste", la communication **d'Anne-Marie AMIO**r de l'Université de Nice, vise à replacer *L'Étranger* dans le contexte philosophique et littéraire de la Révolte, tel qu'il est représenté par le Surréalisme, et surtout Dada. Donnée culturelle dont Camus ne s'est jamais réclamé, dont il s'est même démarqué, mais avec lequel, par une référence commune, celle de Nietzsche, *L'Étranger* présente **objectivement** des convergences idéologiques, thématiques et esthétiques, que peut débusquer une lecture croisée du roman de Camus avec des textes dada (essentiellement le *Manifeste dada* de 1918 et la *Conférence sur dada* de 1922 par Tristan Tzara.

À la faveur de ces recoupements, il apparaît que Meursault, dans sa simplicité native, jouit **naturellement** de l'état de **vide** intellectuel et moral, préconisé par la révolte destructrice dada. Soumis en déterminisme de sa seule sensation corporelle, Meursault connaît la **disponibilité** totale de l'être, recherchée par dada, et ne reconnaît, implicitement, aucune autre loi que celle de son **désir**. Sous l'identité de Meursault, le roman décrit donc l'accession de l'homme naturel camusien, à la conscience, à la parole vraie, et à l'acceptation de cet **état**, "au-delà du Bien et du Mal", qui n'exclut nullement la cruauté, donnée primitive de la nature humaine, reconnue comme telle, tant pas la psychanalyse, que par Camus ou Tzara (cf. *Grains et issues*). D'où le caractère scandaleux de *L'Étranger*.

Quête de la connaissance de soi dans un monde gouverné par la sensation et le hasard, ce roman relève d'une esthétique affinée du "collage" et, plus généralement, de **l'humour**, principe fulgurant et explosif, fondateur, selon dada et Breton, de toute création moderne.

Exempt de tout artifice logique ou esthétique, *L'Étranger* est, certes, l'une de ces "œuvres fortes, droites, précises, à jamais incomprises" dont rêvait dada.

Raymond GAY-CROSIER, de l'Université de Floride, s'intéresse à "Une étrangeté peu commune: Camus et Robbe-Grillet". Après avoir rappelé l'influence formatrice du premier sur le second, il s'attache à montrer l'existence d'une forte affinité épistémologique ancrée dans l'ironie entre l'écriture de *L'Étranger* et celle de Robbe-Grillet. Les deux romanciers se rejoignent dans une étrangeté peu commune, à la fois indicible et incapable de se taire. Pour Robbe-Grillet, *L'Étranger* raconte le drame d'une existence condamnée à quitter le bonheur d'un mutisme solitaire pour le malheur d'une parole publique. Un acte criminel bruyant, ponctué par cinq détonations, met fin à son silence et à son innocence présumée. Cependant, Meursault retrouve en prison un espace clos, silencieux, et se retranche doublement dans l'écriture. Sa cellule se transforme ainsi *en lieu* de réflexion.

Après avoir montré le caractère subversif, déroutant de la narration dans *L'Étranger*, R. Gay-Crosier consacre l'essentiel de son exposé à l'étude de la dialectique du vide et du plein mise en évidence par Robbe-Grillet, lecteur de Camus. La force de *L'Étranger* vient de la présence stupéfiante du monde. La scène du crime représente un émiettement de la conscience de Meursault, le contraire donc d'une conscience vide. Etudiant tout particulièrement le chapitre 6, 1^{ère} partie, R. Gay-

Crosier remarque que la scène du crime est criblée de trous qui fonctionnent comme les maillons d'une chaîne de vacances, indicateurs du double passage entre la vie et la mort. L'écriture de cette scène, événement textuel et non fait divers, révèle une conception ironique de la réalité. On trouve chez Camus et chez Robbe-Grillet le même statut foncièrement ambigu de la langue.

Jacqueline Lévi-Valensi préside la séance de l'après-midi.

Raphaël DRAI porte sur *L'Etranger* un regard de juriste et note d'emblée le caractère étrange de Meursault, personnage sur lequel la justice n'a pas de prise, propre spectateur de son propre procès. Sa position réside dans le "peut-être", il n'est capable de décliner ni son ici, ni son identité. Personnage difficile à atteindre, impossible à saisir, il est provocateur pour un juge ou un avocat.

R. Draï étudie ensuite les occurrences du terme "issue" qui apparaît dans deux contextes différents, la première fois dans une situation où il s'agit de savoir ce qu'il convient de faire pour échapper à une insolation, la seconde lorsque Meursault est en prison. "Non, il n'y avait pas d'issue." Le problème métaphysique se pose pour lui à un niveau trivial. Meursault, personnage neutre et désimpliqué rend le livre étrange. La porosité de son existence atteint son paroxysme dans la situation préparatoire au meurtre. Que le soleil conduise au meurtre, seule explication plausible, est inacceptable pour les juges. L'assassinat, basculement médian du livre, introduit Meursault dans l'univers de l'enquête, de la convocation, de l'instruction.

Le caractère étrange du procès, l'aspect déconcertant de l'instruction au cours de laquelle Meursault devient l'observateur presque objectif de son propre interrogatoire, frappent R. Draï. Le juge d'instruction lui-même apparaît quelque peu particulier sous la figure d'un militant religieux. Au cours du procès, procureur, avocat et juge vont délirer. Ainsi le procureur est-il obsédé par une déduction qui ne résulte pas d'une enquête: cet homme n'a pas pleuré à l'enterrement de sa mère, donc il doit être un meurtrier. Le juge ne se met pas en état de comprendre l'étrangeté du personnage; la justice se révèle machinale et mécanique. L'avocat commis d'office plaide des circonstances atténuantes, tout en reprenant l'antienne du procureur: "il n'a pas pleuré à l'enterrement de sa mère...". On ne peut qu'être frappé par l'étrangeté de ce justiciable placé paradoxalement face à une justice qui ne parle pas de lui, mais qui va le tuer.

En fait, dans *L'Etranger*, la justice procède par amalgame: on juge dans le même procès et le meurtre et le parricide, tout en faisant à Meursault reproche du matricide.

Au cours de la table ronde réunissant **Jean Sarocchi, Jacqueline LéviValensi, Bernard Pingaud** et **Fernande Bartfeld**, trois thèmes sont abordés: les problèmes de la narration, le personnage de Meursault, le procès en lui-même.

J. Lévi-Valensi rappelle le grand débat autour de ce "roman": Meursault est-il un scripteur ou un locuteur? *L'Etranger* un journal ou un roman?

Pour **B.** Pingaud, il s'agit d'un journal qui devient roman. Il fut écrit dans un état somnambulique: Camus ne s'est pas rendu compte de ce qu'il faisait.

S'intéressant au personnage, **F.** Bartfeld note que la "simplicité conquise" de *L'Etranger* est à appliquer à Meursault. Meursault, dans *La Mort heureuse*, fait preuve d'une insolence très gidienne; il est conscient de son immoralisme, de sa différence. Au contraire, Meursault ne dévoile jamais le code de son comportement, raison pour laquelle on ne finit pas d'expliquer *L'Etranger*.

J. Sarocchi définit Meursault comme un "adolescent furieux", qui passe de la fureur contenue à l'éclat de la furie en face de l'aumônier. Meursault s'insurge contre la bi) & cx de la justice et de la religion. Le véritable procès est celui que Meursault tente à la justice, par l'ironie; ce sont les gens de la Cour qui sont guillotins par le récit.

A propos de la narratologie, J. Sarocchi remarque que peu importe que ce soit un journal ou un roman. Camus impose une connivence à son lecteur. Il a trouvé sa voix dans *L'Étranger*, ce qui n'était pas le cas dans *La Mort heureuse*.

Pour B. Pingaud, la première partie est crédible parce qu'il s'agit d'un journal, le lecteur ne s'aperçoit pas que la narration dérive, passant du journal au roman. Dominique Rabaté remarque que le livre ne fonctionne pas de manière uniforme. En fait, il glisse.

Pour J. Lévi-Valensi, les œuvres qui précèdent *L'Étranger* annoncent son ton particulier. La rédaction finale s'est effectivement faite dans un état second.

Selon Raymond Gay-Crosier, les trois premières phrases du roman instaurent une ambiguïté corrosive, persistante, sur le statut du JE. Camus a joué dessus. Qui dit JE? Camus? Meursault? C'est un JE stratégique qui instaure une temporalité fictive. B. Pingaud fait remarquer que l'étrange JE dérive du statut du narrateur qui, à la fin, est classique, et reprend tout à sa charge.

R. Gay-Crosier pense que le récit s'échafaude selon une stratégie précise. La première partie prédispose le lecteur à la seconde sur le plan fictionnel et judiciaire.

B. Pingaud rappelle que le coup de génie de *L'Étranger* réside dans le procès totalement invraisemblable, tandis que J. Lévi-Valensi précise que la notion d'invraisemblance est capitale chez Camus, aussi bien dans *L'Étranger* que dans *La Peste*. En ce qui concerne le procès, on escamote la victime. La rhétorique est mise au service d'une certaine stratégie du romancier: "J'accuse cet homme d'avoir enterré sa mère avec un cœur de criminel". Pour J. Lévi-Valensi, le dernier chapitre est tout à fait différent et constitue en fait une troisième partie.

Le 12 décembre, Raymond Gay-Crosier préside la séance du matin.

Albert MINGELGRUN, de l'Université de Bruxelles, compare *l'incipit* et *l'explicit* de *L'Étranger*, d'une part les quatre premiers paragraphes du chapitre 1, d'autre part l'ultime paragraphe du roman.

Le temps, la mère et la mort sont les premières données du texte I. La durée diégétique est limitée à quatre jours; un JE est coincé dans l'instant; le passé composé, majoritaire, enregistre des détails, du fini, marque une existence discontinue, fragmentée. Le texte II (*l'explicit*), au contraire, offre toute une gamme de perspectives temporelles qui manifestent l'épaisseur du temps humain. La syntaxe très liée s'oppose à la parataxe du début. La mère est liée à la mort, événement qui met en branle le récit sur un mode passif. A la fin du texte, Meursault accomplit le travail du deuil: il est prêt à mourir. Le lien mortuaire est transformé, ce que montre bien une construction en chiasme entre *l'incipit* et *l'explicit*: : "Le soir dans ce pays", "autour de l'asile, le soir". A l'incertitude initiale qui vient du temps mal maîtrisé, répondent la certitude finale, les marques de l'assurance de plus en plus affirmée. L'espace fait l'objet de représentations symétriques et contrastées. A la chaleur et à la lumière naturelle du début, répondent la fraîcheur et la "merveilleuse paix" de la fin.

Le texte évolue d'une écriture heurtée à une écriture coulée, d'une focalisation interne et restreinte, à une focalisation zéro. Camus ordonne l'itinéraire de Meursault de l'inconscience de soi et du monde à la conscience du soi et du monde, d'un état initial à un état final.

Dès le début de sa communication sur "*L'Étranger* et les ambiguïtés de l'absurde", **Frantz FAVRE** note que le caractère énigmatique du roman vient de son rapport avec la notion d'absurde décrite dans *Le Mythe de Sisyphe*. L'absurde, donnée irrécusable de notre condition, fondement tragique de l'éthique, est aussi paradoxalement source du bonheur. L'usage du mot "absurde" est ambigu dans *L'Étranger*. Meursault a conscience de l'équivalence des vies, de l'absurdité de la vie et non de sa vie. L'ambiguïté se retrouve dans sa façon de vivre l'absurde qui abolit tout jugement de valeur. Or, l'absurde lui-même est une valeur.

Meursault ne connaît pas l'angoisse métaphysique. Il exprime une force tranquille. Se dessine en filigrane l'attitude héroïque du personnage qui accepte de mourir pour la vérité. L'ambiguïté de *L'Etranger*, œuvre absurde, est celle de la création absurde définie dans *Le Mythe de Sisyphe*.

Jean BESSIERE, de l'Université Paris III, s'interroge sur "L'énigmaticité de *L'Etranger*", néologisme signifiant que le texte est résiduel face aux interprétations. Il distingue cette notion de celle d'énigme ou d'énigmatique qui suppose- un sens caché voulu par l'écrivain ou par le lecteur. L'énigmaticité du roman de Camus vient de la structure spécifique du texte et de la notion même d'absurde.

Revenant sur le problème de la narration, J. Bessière constate que Meursault narre continûment, même s'il existe une différence entre les deux parties. Dans la première, Meursault traverse plusieurs univers diégétiques, dans la seconde, un seul. L'économie du passage de l'une à l'autre n'est pas indiquée par le texte. Le narrateur prend en charge ce qu'il dit, parle deux fois de lui-même, donne narrativement deux temps de lui-même à propos des mêmes faits. La lecture rétrospective est obligée.

Le texte est codé suivant l'ordre des constatifs et ne donne accès qu'à la parole de Meursault. L'encodage manifeste est insuffisant. On doit donc relier à une thématique de l'absurde. Pour J. Bessière, le problème du texte n'est pas celui d'une pensée lucide du narrateur ou de son absence, le problème est de donner à penser une sorte de métalangage sans jamais constituer dans le texte un tel métalangage.

L'énigmaticité pose le problème de la contrainte d'interprétation qui repose sur une contrainte d'interrogation élaborée par le texte. La deuxième partie est un commentaire, à la fois rétroactive et perspective; elle prend en charge les données de la première, donnant au texte son épaisseur. Mais les liens ne sont pas explicités; Meursault se contente de citer ses juges ou l'aumônier,

Pour clore la séance de la matinée, un Maître de Conférence de l'Université de Mashad témoigne de la réception de Camus en Iran. Presque tous ses ouvrages sont traduits, connus dans les milieux cultivés non universitaires. La lecture de *L'Etranger* dépend de la situation historique en Iran. Avant 1979, les Iraniens avaient du mal à comprendre pourquoi on tue absurdement. Meursault était pris pour un déclassé, un fou. A partir de 1978, la situation a changé. Les étudiants pensaient que tout est absurde. La situation sociale et politique allait changer. Le contexte socio-politique modifie donc l'enseignement. En 1983, les étudiants s'intéressent à nouveau à *L'Etranger*; la situation politique change encore, le pays est plongé en pleine absurdité. En 1986, l'Université de Mashad reprend la lecture du récit de Camus et les étudiants comprennent alors l'attitude de Meursault. Tout est devenu clair: tout est absurde dans un monde absurde. L'écriture de Camus devient une réalité.

Jeanyves Guérin préside la séance de l'après-midi.

Dominique RABATÉ, de l'Université de Bordeaux, s'intéresse à "L'économie de la mort dans *L'Etranger*", roman qui se présente comme un récit paradoxal autour d'une interrogation: comment être en même temps une voix et une voix écrite? L'énonciation inattribuable se double d'une volonté didactique: condamnation de la peine de mort et procès de la justice. *L'Etranger* se présente comme un texte duplice. Son problème réside dans la manière dont il nous parvient. Ce n'est pas un journal, mais il ne faut pas faire de Meursault un écrivain; il n'a pas de projet d'écriture. Un double invisible et silencieux recueille sa parole, l'accompagne jusqu'à l'ultime moment, celui où il y aurait coïncidence avec lui-même.

D. Rabaté rapproche la fin de *L'Etranger* de celle de *La Recherche du Temps perdu*: s'ouvre l'espace du livre à faire alors qu'il a été accompli par ce que l'on vient de lire.

Jacques DEGUY, de l'Université de Lille III, propose une réflexion sur "Sartre, lecteur de *L'Etranger*". En 1943, paraît dans *Les Cahiers du Sud* "l'explication de *L'Etranger*" par Sartre, titre étonnant au premier degré. Sartre se situe dans la posture du professeur: il va déplier ce qui est caché par l'auteur. L'article porte les marques d'une écriture didactique et J. Deguy y repère une piste sociologique. Sartre perçoit en Camus un concurrent potentiel dans le champ culturel qu'il essaie de se réapproprié. L'article, en effet, fut écrit à la suite de la publication du *Mythe de Sisyphe* et non de *L'Etranger*.

Dans cet article, Sartre a recours à des outils critiques paradoxaux, se référant à la fois à la notion tainienne de milieu et appréhendant le texte de façon beaucoup plus moderne. L'intérêt de l'étude sartrienne réside dans cette modernité, dans la qualité des études stylistiques. Sartre comprend l'écriture de Camus, mais son étude montre des réserves en ce qui concerne *L'Etranger*. Il lui reproche en particulier l'économie dans la durée, l'usage de l'ellipse. Cette lecture présente aussi des "absences". Il se refuse en particulier à citer *l'incipit* du livre, à traiter du thème de la mère morte. Enfin, il peut paraître étonnant que Sartre fasse une telle promotion au *Mythe de Sisyphe* dans un article consacré à *L'Etranger*. Il superpose en fait deux textes et deux lectures. Par un phénomène de déplacement, d'escamotage, il privilégie le rationnel plutôt que l'énigmatique, ce que prouve bien le titre "Explication de *L'Etranger*".

La séance s'achève par la présentation de témoignages d'enseignants, **Madame SAINFEL** et **Madame PAGE**, du Lycée Robert de Luzarches, au terme d'une enquête menée auprès de leurs élèves (classes de 1ère A et de Terminale **B**), avant et après étude en classe de *L'Etranger*. De cette enquête, il ressort que *L'Etranger* n'a pas perdu son intérêt ni son pouvoir d'inquiéter les adolescents, qui, souvent, se reconnaissent en lui.

Marie-Thérèse Blondeau.

LETTRES INEDITES D'ALBERT CAMUS

Une lettre d'Albert Camus à Hélène Legotien - en date du 13 janvier 1948- est partiellement reproduite dans la **Biographie de Louis Althusser** de Yann Moulier-Boutang, Tome 1, 1992, Paris, Grasset, p.386-387.

Une lettre de Camus à Guy Mollet est citée dans: Denis LEFEBVRE, **Guy Mollet le mal aimé**, Plon, 1992, p.296-297.

Une lettre de Camus à Jean Grenier, avec son fac-similé, ainsi qu'une lettre à M. Germain figurent dans le livre **Les plus belles lettres de la langue française**, Robert Laffont, 1992, p. 407 et 416.

Trois lettres de Camus sont recueillies dans **impressions marocaines** de Blanche Balain (ouvrage recensé ci-dessous).

Un extrait d'une lettre inédite d'Albert Camus à Armand Guibert est cité p. 71 du numéro spécial de la revue **Les Carnets de l'exotisme**, n° 9, janvier-juin 1992: "Une famille de rebelles - Hommage à Armand Guibert (1906-1990)" - Boite postale 93 - 86003 - Poitiers Cedex (100 fr).

BIBLIOGRAPHIE

Jere TARLE - Albert Camus - Knjizevnost, Politika, Filozofija (*Albert Camus - Littérature, Politique, Philosophie*) - Volume 45 de la Bibliothèque "Philosophes Etrangers", 156 p., publié à Zagreb en janvier 1992.

Notre ami et fidèle sociétaire Jere TARLE nous adresse avec une émouvante et courageuse lettre, un exemplaire de son livre sur Camus (dont nous reproduisons ci-dessous le résumé en français avec son aimable autorisation) et nous annonce la prochaine parution en Croatie d'une collection qui s'appellera "Les Prix Nobel"; lui-même rédige le volume consacré à Camus, qui s'accompagnera de la réédition en croate de La Peste, de La Chute et du Discours de Suède.

"L'essai que voici en langue croate, et que nous résumons en français, a été rédigé pendant 1989. L'année du Bicentenaire se trouvant être à son tour un prodigieux concentré d'histoire, signifiant la mise à la retraite de la vulgate marxiste et des empires idéologiques, nous nous sommes plus à conserver le titre du premier chapitre (*Albert Camus - 1960-1989*) au moment de la parution de ce petit livre deux ans plus tard - en 1991. Ce faisant il nous a semblé - d'un côté -faire écho à ce que disait Camus dès 1946: "*1789 et 1917 sont encore des dates mais ce ne sont plus des exemples*" (Pl.11, p.339); de l'autre côté, la situation de Camus en 1991 ne fait qu'accentuer ce qui était patent depuis le début des années 1980, à savoir le besoin de Camus et le retour à Camus. En effet, la première partie de notre livre retrace la fortune de Camus au-delà de sa mort. Même si à Zagreb - à l'exclusion de tous les autres lieux d'Europe de l'Est - on a réussi le tour de force de publier en croate dès 1971 la version intégrale de *L'Homme révolté*, l'objet de ce premier chapitre c'est l'accueil réservé à Camus en France par la gauche française vu que cette dernière a par ailleurs exercé, et ce pendant plusieurs décennies, une véritable hégémonie au sein de la culture française. Pendant que les lecteurs de l'Est lisaient en cachette et avec gratitude les analyses camusiennes des aberrations révolutionnaires - analyses contenues dans *L'Homme révolté* - les progressistes français obnubilés par l'idéologie révolutionnaire, se sont employés à dénoncer "*l'idéalisme réactionnaire et inculte*" de Camus - malgré le sentiment de celui-ci

d'appartenir à la gauche ("*malgré moi et malgré elle*"). Si cela a culminé en 1970 avec le pamphlet hargneux de Jean-Jacques Brochier cela a bien commencé du vivant de Camus. Car Camus a réagi contre l'apologie de la violence révolutionnaire dès 1946 (*Ni victimes ni bourreaux*) ayant été scandalisé par les idées de Merleau-Ponty qui allaient bientôt prendre corps dans *Humanisme et terreur*. S'est ensuivi la polémique avec d'Astier et couronnant le tout la polémique avec Sartre en 1952 à propos de *L'Homme révolté*. Camus trouve l'amère satisfaction pour ses analyses dans les révoltes de Berlin-Est, de Poznan et de Budapest. Cependant au moment de sa disparition, les progressistes français s'emparent des modèles révolutionnaires substitutifs - d'abord à travers l'Algérie, ensuite via Cuba, Chine, Vietnam, Cambodge. Le gauchisme et le tiers-mondisme sont nés. Il popularise les idées de Nizan (*Aden, Arabie*) et de Fanon (*Les damnés de la terre*) pour attiser la haine de l'Europe et de l'Occident. Anne Durand publie son pamphlet contre Camus le nourrissant du même système d'idées. Mai 68 non plus ne retrouve pas Camus. Pas plus que la dimension révolutionnaire et tiersmondiste, la dimension anti-humaniste (structuraliste) de la pensée de 68 n'est pas propice à l'appréciation de Camus. Jean Daniel dira à la fin des années 70 que Camus n'était pas au purgatoire mais à l'enfer - et *L'Observateur* y était pour quelque chose.

Le renversement se traduit donc à la fin des années 70. D'abord l'affaire Lin Piao, la mort de Mao, la 'bande des quatre' - et c'est la chute du maoïsme du sublime au grotesque; ensuite, les révélations sur la 'révolution culturelle', le sang polpotien et le Vietnam devenu oppresseur et conquérant - et c'est la chute du grotesque à l'horreur. "La Rive gauche tout entière changea de cap comme un banc de daurades" dit un humoriste parisien en 1978. Tout le monde parle du goulag, tandis que Camus dès 1946 parlait simplement du "fait concentrationnaire" ou de "l'univers concentrationnaire". Après des décennies de dérapage et de l'irresponsabilité politique et morale des intellectuels 'révolutionnaires', après des décennies de mépris à l'égard de Camus, on assiste à un véritable recours et retour à Camus. Les signes de ce retour - et sur lesquels notre essai se penche -sont: la réédition d'*Actuelles*, la biographie monumentale d'Herbert Lottman, les livres de Claudie et Jacques Broyelle, les textes de Bertrand Poirot-Delpech, Jean Daniel, Roger Grenier. Une "*Société des Etudes Camusiennes*" est mise sur pied, de nombreux colloques sur Camus sont organisés. Le long de cette première partie du livre, nous mettons constamment en regard les prises de position des progressistes français puisées dans la presse ou les livres et les énoncés de Camus puisés dans ses livres et interventions.

Dans la deuxième et la troisième partie du livre nous mettons en relief les prises de position esthétiques, politiques et philosophiques de Camus en considérant *L'Homme révolté* comme la clé de voûte de son œuvre. La deuxième partie du livre (*Camus jusqu'à L'Homme révolté*) se propose de démontrer la continuité et la cohérence de la pensée de Camus - chose rarissime parmi les intellectuels de gauche - depuis les œuvres de jeunesse jusqu'à *L'Homme révolté*. Le culte de la vie et de la beauté qui caractérisent les œuvres de jeunesse deviennent simplement politiquement plus explicites dans *L'Homme révolté* et dans les autres œuvres de maturité. Nous nous penchons notamment sur *L'Exil d'Hélène* (écrit en 1948) qui constitue un remarquable trait d'union entre *Noces* et *L'Homme révolté*. Nous évoquons l'influence de Jean Grenier pour ce qui est de la méfiance continuelle de Camus à l'égard de "l'esprit d'orthodoxie" et celle de Gide pour ce qui est de l'attention constante de Camus à l'égard des vertus d'un "classicisme moderne", fondé surtout sur les idées de vérité et de limite si chères à Camus. Ces deux influences expliquent en grande partie le comportement de Camus lors de l'épisode qui l'a mené au Parti communiste.

Dans la troisième partie du livre (*L'Epoque de L'Homme révolté*) nous suivons différentes prises de position de Camus comme autant de jalons qui le mènent à l'élaboration de *L'Homme révolté*: réflexions sur les procès d'épuration, Hiroshima, prise de conscience aiguë du fait concentrationnaire, scandale ressenti devant la fascination des intellectuels par la violence et l'histoire mystifiées, réaction critique sur Nietzsche et surtout sur Marx. Un chapitre à part de cette troisième partie s'intitule *Critique camusienne de l'historisme et du totalitarisme*.

Ce titre souligne ce qui dans la pensée de Camus à l'époque de *L'Homme révolté* faisait scandale aux yeux des progressistes, à savoir: la prophétie marxiste (l'historisme marxiste) mène logiquement à la 'théocratie totalitaire' et se trouve de ce fait, en tant que religion totalitaire, comparable au nazisme. Une pareille analyse apparente Camus aux plus grands de ses contemporains - à savoir Hannah Arendt et Raymond Aron. La suite du chapitre s'emploie à faire valoir que la déconstruction opérée par Camus de la logique totalitaire devient pour lui le vecteur d'une lecture du présent politique de même qu'elle devient un moyen privilégié de penser la démocratie. Finalement elle devient aussi le moyen d'un engagement pratique guidé par des principes clairs. Il le dit dès 1946 dans *Ni victimes ni bourreaux* - qui est un embryon de *L'Homme révolté*: "Il s'agit, en somme, de définir les conditions d'une pensée politique modeste, c'est-à-dire délivrée de tout messianisme, et débarrassée de la nostalgie du paradis terrestre" (P1.11, p.335).

Cet essai, dans son ensemble, véhicule la conviction de son auteur qu'Albert Camus - artiste et intellectuel français - fut, reste et continuera à être un contemporain capital à nous tous Européens.

Jere TARLE, I.c. p.149-151

Blanche BALAIN - *Repères Impressions marocaines, avec trois lettres d'Albert Camus*, Alger 1938, Editions L'Encrier, numéro hors série, juillet 1992. L'Anneau du pain, 7 rue de la Bretagne, 68440 - Landser, 60 pages.

Commandes (50 francs+10 francs de port. Port gratuit au dessus de 5 exemplaires) à adresser à L'Encrier, 46, rue des Anémones, 67450 - Mundolsheim.[Le Monde du vendredi 11 décembre 1992 en a rendu compte sous la signature de Jean-Pierre Péroncel-Hugoz]

*Blanche Balain a publié deux recueils de poèmes aux éditions Charlot sous l'égide d'Albert Camus, le premier en 1938, le second en 1946 dans la collection "Poésie et Théâtre". A. Camus a rendu compte de façon élogieuse de ces deux ouvrages, indiquant combien ces poèmes le touchaient. Denis Emorine nous donne à lire aujourd'hui un autre manuscrit de Blanche Balain, **Repères**, texte écrit lors d'un voyage au Maroc en 1938 et qui était resté inédit.*

Ce court texte s'articule autour de deux points de repères: Chelia et Marakech. Tout l'orient se trouve ainsi saisi avec ses ambiguïtés et son cortège par lequel la ou les vérités émergent. Mais le texte prend aussi corps à travers le journal de voyage qui l'accompagne. Et dans cette quête la correspondance entretenue avec Camus, resté à Alger, occupe une place de choix. Blanche Balain cite largement ces trois lettres (la photocopie reproduite dans les illustrations permet de compléter un passage non retenu). Ces points de rencontre donnent à voir le dialogue de deux écrivains: "ne perdez pas votre lucidité. On en a besoin à cause des bonheurs qui passent avec des visages de tous les jours", lui écrivait Albert Camus avec une pointe de tendresse. Pour finir, Denis Emorine s'entretient avec Blanche Balain de l'écriture et d'Albert Camus. Puisse nous être donné de lire un jour, dans une édition intégrale, la correspondance d'Albert Camus à Blanche Balain, qui s'étend de 1937 à 1959.

Dans sa présentation sobre et impeccable cet ouvrage fait honneur à l'édition alsacienne, en apportant des documents d'importance sur le milieu algérois des lettres à la veille de la seconde guerre mondiale.

Guy Basset

Jeanyves GUERIN, *Camus. Portrait de l'artiste en citoyen*. François Bourin, 1993, 286 p.

Alain FEUTRY, *Camus lecteur d'Aveline, " L'Etranger contre Le Prisonnier"* (Lambda Barre 1986, 62 p. - Diffusion "Au charriot d'or", 14 bis avenue Bosquet, 75007 - Paris. Déjà ancien, cet essai a été signalé dans *Le Monde* à l'occasion de la mort de Claude Aveline. L'auteur s'efforce, minutieusement, d'établir une filiation entre *Le Prisonnier* (que Camus avait certainement lu) et *L'Etranger*.

Philippe FOREST, *CAMUS, Etude de L'Etranger, La Peste, Les Justes, La Chute - Analyses et commentaires*. Marabout, coll. "Oeuvres majeures", Paris, 1992, 276 p.

Françoise BAGOT, *L'Etranger, Etudes Critiques*, P.U.F., Paris 1993

Sisyphes est fatigué, tel est le titre d'un essai sur la gauche que vient de publier **Serge HALIMI** chez Robert Laffont

Roger QUILLIOT place une citation de *Ni victimes ni bourreaux* en tête de son dernier livre, *La Démocratie sur la balance* : "Il s'agit, en somme, de définir les conditions d'une pensée politique modeste, c'est-à-dire délivrée de tout messianisme et débarrassée de la nostalgie du paradis terrestre".

ARTICLES et ETUDES

L'EST REPUBLICAIN MAGAZINE du dimanche 30 août 1992 publie des extraits d'interview sous le titre: "Catherine Camus, l'héritière", sous la signature C.B.

PLURIELS - Un lieu et un lien est une nouvelle et jeune revue politique trimestrielle rédigée pour l'essentiel par des diplômés et étudiants de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris. Elle publie dans son numéro 0 - automne 1992, un premier article sur "La pensée politique d'Albert Camus", un second traitera du rapport de Camus avec la guerre d'Algérie et le dernier évoquera la période de sa vie durant laquelle il s'éloignera de la politique et de Paris. L'auteur en est Stéphane Chomant. Cette revue est en vente à la librairie "Un moment en plus", 1 rue de Varenne, 75007 Paris.

VENESOEN Constant (professeur à l'Université de Western Ontario), "Une symbolique de *La Pierre qui pousse* d'Albert Camus" - **L'INFORMATION LITTERAIRE**, mai-juin 1992, n°3, p.35-37:

BONNIER Xavier, "Clamence ou le soliloque absolu" **POETIQUE**, septembre 1992, n°91:

DUNWOODIE Peter, "Hors de combat: Albert Camus et l'art de la polémique", -**LES LETTRES ROMANES**, août 1992, p.213-228:

Dans sa chronique hebdomadaire "*Diagonales*", **LE MONDE** (27 janvier 1993) **Bertrand POIROT-DELPECH**, sous le titre "*Le Bien et le Mal*", rend compte du livre de **Jeanyves GUERIN**, signalé ci-dessus, en le mettant en regard et en opposition avec les "*Lettres de prison*" de **Lucien REBATET**, récemment éditées.

"... Camus n'avait pas à aller au peuple, comme Sartre: il en venait. Tout le monde n'a pas la chance d'avoir une mère qui ne sait pas lire. Cela lui a évité de donner dans le panneau marxiste, mais l'a privé des comforts intellectuels allant avec lui. Devant chaque événement, il lui fallait inventer les compromis qui sont le tragique de l'humanité. L'Histoire ne l'a pas ménagé, en le sommant de choisir entre l'équité et sa terre natale d'Algérie, d'arbitrer entre les terrorismes, ou de plaider

la clémence pour les collabos, meurtriers de ses frères d'armes. Bravement, il a flirté avec la charité chrétienne et ferrailé avec les chantres d'alors, tel Mauriac. Il n'y avait que des coups à recevoir. moralité, si on peut dire: le voilà pour longtemps taxé de boy-scoutisme; autant dire, en art, la honte.

Notre enfant de chœur s'est même offert l'honneur de signer, avec Mauriac et Paulhan, pour la grâce de Brasillach, bien que ce dernier ait désigné, sans trop de tourments, ses compatriotes aux pelotons allemands.

... Si on est convaincu qu'un artiste sublime peu coexister avec un citoyen piètre, on peut toujours relire Rebatet romancier. ... Nous voilà revenus à la vieille fatalité qui sauve Rebatet par le soufre, qui efface Camus sous l'encens..."

Autre compte-rendu développé de ce même livre: **André MASSE-STAMBERGER**, "La défense d'un homme révolté", - **LE QUOTIDIEN DE PARIS**, 10 février 1993.

Dans le **DICTIONNAIRE DES OEUVRES LITTÉRAIRES** publié sous la direction de Henri Mitterrand (Nathan 1992) figurent des notes sur *L'Etranger*, *Le Mythe de Sisyphe*, *La Peste*, *Les Justes*, *L'Homme révolté* et *La Chute*.

Paul RICOEUR, *Lectures 2. La contrée des philosophes*. Le Seuil, coll. La couleur des idées, 1992, p.121-136.

Dans le troisième tome de **L'ENCYCLOPEDIE PHILOSOPHIQUE UNIVERSELLE (Les Œuvres philosophiques)** publiée par les P.U.F. en 1992, sont présentées toutes les œuvres de Camus (p. 3099-3105). Les notices sont dues à Jeanyves Guérin, J.-F. Ivaldi, Jean Lamiral, Jean-François Mattéi et Georges Pascal.

Charles-Olivier CARBONNEL et alti, **DICTIONNAIRE DES BIBLIOGRAPHIES**, tome 6, Armand Colin, 1992, p.46-48.

RADIO

Dans l'émission "Du jour au lendemain" de **France-Culture** dans la nuit du 25 au 26 février 1993, de 0 h 05 à 0 h 50 Jeanyves Guérin est interrogé sur son livre: *Camus - Portrait de l'artiste en citoyen* signalé ci-dessus.

TELEVISION

Pour le trente-troisième anniversaire de la mort d'Albert Camus, Jean-Pierre Elkabach, dans l'émission **Repères** du 2 janvier 1993, sur France-3, interrogeait **Catherine Camus** qui, refusant tout anecdotisme et tout sensationnel, dit avec une émotion que ses relations avec son père n'avaient rien de très original, qu'elle ignorait à peu près sa célébrité (elle avait quatorze ans à sa mort), qu'il était très simple mais exigeant, et surtout qu'il lui avait donné le sens de la liberté, de la responsabilité et du respect des autres, ce qui n'était pas toujours facile pour une enfant de cet âge.

A l'issue de **L'Heure de vérité** du dimanche 3 janvier 1993, sur France-2, Madame **Dominique VOYNET**, porte-parole des Verts, a laissé sur le "livre d'or" cette simple phrase:

"Rien n'est vrai qui force à exclure " (Albert Camus).

Le lundi 2 février 1993, sur **France-3**, dans le cadre de l'émission **"Français, si vous parliez..."** consacrée au "Pieds-noirs, trente ans après", plusieurs participants se sont référés à la figure emblématique pour eux d'Albert Camus, ainsi qu'à l'interview de Catherine Camus signalée ci-dessus.

THEATRE

La Chute est mise en scène et interprétée par au Théâtre du Guichet-Montparnasse (15 rue du Maine - Paris 14° - 50 places) par Marcel Guignard, du 16 février au 20 mars 1993 (18 heures 30, du mardi au samedi).

EN ALGERIE

CONFERENCES (DU CENTRE CULTUREL FRANÇAIS D'ALGER):

17 novembre 1992 - **Olivier TODD**: "Sartre-Camus, un cas de "fratricide intellectuel"

Compte-rendus dans:

EL WATAN (Quotidien algérois) en date du 24 novembre 1992: "Olivier Todd, Sur les traces d'Albert Camus" par H. Bouchaïb, p.13-14 "Sartre/Camus, les raisons d'un divorce" par H. Karboua, p.15

LE JOURNAL (Quotidien algérois) en date des 20-21 novembre 1992: "Todd, le Fils rebelle" interview par G. Zeggane, p.14-15.

Cette conférence a également été donnée à Oran (cf. *El-Moudjahid* 29-192) **SPECTACLE**

Les 2 et 3 décembre 1992 à Annaba, 5 décembre à Skikda, le 10 décembre à Alger, puis à Constantine, Bejaïa, Tizi-Ouzou, Tlemcen, Sidi-Bel-Abbès, le spectacle **Noces à Tipasa - Le vent à Djemila - Retour à Tipasa, d'Albert Camus**. mise en scène de **Baki Boumaza** - Textes dits par **Zaïna Benbadis** a été donné avec un certain succès. La presse locale (El-Watan du 13-12-92) apprécie "le courage de mettre en scène et de "jouer" Albert Camus, a fortiori en Algérie, pays qui lui était cher".

EN ALLEMAGNE

Le premier fascicule d'une nouvelle publication d'écrits "libertaires" (**Schriften des Libertären Forums Berlin 1**) contient la traduction allemande de "Ni victimes ni bourreaux" d'Albert Camus, avec une postface de Wolfram Beyer: "Albert Camus: ein Libertärer" - (OPPO-Verlag, Postfach 508 D-100 Berlin 10)

La revue **DU** (Die Zeitschrift des Kultur - cahier n°6, juin 1992) a consacré une de ses livraisons à Albert Camus, avec d'admirables photos.

EN COREE

A l'initiative du Professeur KIM Wha-Young, membre de notre Société, à l'occasion du 50ème anniversaire de *L'Etranger*, **Roger Quilliot** a donné une série de conférences à l'Université de Pusan et dans trois Universités de Séoul: l'Université Koryo, l'Université Nationale et l'Université féminine EWA.

EN TUNISIE

JEUNE AFRIQUE, n°1675, du 11 au 17 février 1993, sous le titre

"CAMUS NOUS APPARTIENT"

signale la représentation *en arabe dialectal* de **Caligula**, mise en scène de Hichem Rostom, qui a créé l'événement de la saison théâtrale de Tunis, depuis le 30 octobre 1992.

"Il est sûr que Caligula qui parle de la tyrannie, de la dictature, de l'hypocrisie du monde ambiant, me permet de toucher le public tunisien. Celui-ci est très sensible à certains mots, à certaines répliques de la pièce. Par exemple, quand Hélicon dit: "Moi, je suis né esclave, et la fierté je l'ai apprise à travers les coups de fouet. Vous, vous ne savez pas ce que c'est que la souffrance, vous ne savez pas ce que c'est que l'amour, parce que vous avez été élevés dans la soie et dans le luxe."

Le public tunisien aime le théâtre politique, mais à travers des choses très concrètes. Il n'aime pas qu'on discoure sur le pouvoir de façon abstraite, mais il se reconnaît toujours dans des personnages qui luttent, qui ont souffert, qui se battent pour la dignité. Quand je lui parle de tout cela à travers Camus, le public accepte Camus. Il ne dit pas: Camus est un étranger...

Pensez-vous que la pièce aurait eu le même impact si, au lieu de l'arabe dialectal, vous aviez utilisé l'arabe classique?

Je ne pense pas. Si la réplique que je viens de vous citer était formulée en arabe classique, qui n'est pas accessible à tout le monde, elle n'aurait pas le même succès. Et pour que le discours passe, je n'ai pas voulu, pour le personnage de Caligula, jouer "le grand empereur"; il fallait que les gens s'identifient à l'homme.

Le choix d'une pièce d'Albert Camus, considéré il y a peu comme un auteur "colonial", signifie-t-il que, pour les nouvelles générations tunisiennes, le rapport à la France et à la culture française est quelque peu assaini?

Le public tunisien ne refuse pas la culture occidentale. Il veut seulement la "digérer". Si j'avais monté la pièce en français, il n'aurait pas suivi. Les gens ici attendent aussi l'échange. Ils se disent: "Si nous montons des œuvres occidentales, pourquoi l'Occident ne monterait-il pas des œuvres arabes?" Le jour où une pièce mise en scène par un Tunisien se jouera à Paris, le jour où un metteur en scène français montera une pièce tunisienne, les Tunisiens sauront que la France accepte leur langue et leurs créateurs".

Hichem ROSTOM.

Un "CERCLE ALBERT CAMUS" à NANTES

Un **Cercle Albert Camus** a été fondé à Nantes (14 bis, rue d'Alger) en février 1992, à l'initiative, entre autres, de notre ami **Augustin Barbara**, sociologue, de l'Université de Nantes (13* 16 40 46 12 79, 54, rue du Havre -44800 - Saint-Herblain), "rassemblant des personnes venant de tous les horizons, intéressées par l'œuvre, l'homme et son écriture. Ils se réunissent une fois par mois pour travailler sur un thème camusien (généralement se référant à un texte de l'auteur et de spécialistes) et pour échanger sur l'actualité des livres et des mouvements d'idées. Dans cette perspective, il organise des conférences et d'autres actions dans le but d'être aussi un lieu d'initiatives et de dialogue entre les

générations et les groupes. Ce Cercle est aussi un espace critique pour des débats d'idées (un *forum* au sens antique du terme) sur les questions de la modernité."

Jeanyves Guérin, de Paris X - Nanterre, y a déjà donné une conférence sur "Camus et l'Europe, entre totalitarisme et démocratie", **Daniel Lidénberg**, auteur des *Années souterraines, 1937-1947*, collaborateur de la revue *Esprit*, une conférence sur "La France de Vichy", **Yvon Lapous**, comédien, y a lu des extraits de *Noces* et de *Pourquoi je fais du théâtre*.

AVIS DE RECHERCHE!...

Sya GERITSEN, membre de notre Société, prépare à l'Université de Picardie, sous la direction de Jacqueline Lévi-Valensi une thèse sur *La réception de l'œuvre d'Albert Camus aux Pays-Bas et en Flandre*.

Elle souhaiterait répertorier les auteurs néerlandais qui ont écrit en français sur cette œuvre, et serait très reconnaissante à tous ceux qui pourraient lui fournir quelque renseignement à ce sujet.

Prière de lui écrire: 17, rue Blaise Pascal, apt.341, 80000 - Amiens.

DISTINCTION

' Notre amie et correspondante à New-Delhi **Sharad CHANDRA** a reçu au titre des GRANDS PRIX de l'ACADEMIE FRANÇAISE de 1992, la **Médaille de vermeil du rayonnement de la langue française**. Nous lui disons nos plus chaleureuses félicitations.

***A moins que vous n'ayez récemment versé votre
cotisation pour 1993,***

n'omettez pas d'adresser sans plus tarder à

***Guy BASSET
26 bis, rue des Fusillés
88100 - SAINT-DIE***

***la somme de 50, 100, 150 fr. (ou plus) selon votre
situation d'étudiant, membre, ou bienfaiteur de la
Société des Etudes Camusiennes***

Merci.